

SÉRIE (3/5). Pour le centenaire de la commémoration de la Première Guerre mondiale, les archives départementales de Chamarande présentent une exposition sur la période 1914-1918 en Essonne. Même si le département n'existait pas en tant que tel (c'était encore la Seine-et-Oise) et qu'il n'était pas directement touché par les batailles du front, il a été marqué par la Grande Guerre. Découvrez-le à travers cinq volets. **Aujourd'hui : l'effort de guerre des femmes.**



Wissous, en 1917. En l'absence des cultivateurs partis se battre, les femmes récoltent les pommes de terre. (ECPAD/Gabriel Boussuge.)

7 AOÛT 1914. « Debout donc femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la Patrie ! Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur les champs de bataille », exhorte René Viviani, le président du Conseil. Au départ, ce premier appel s'adresse aux paysannes : « Je vous demande de maintenir l'activité des campagnes, de terminer les récoltes de l'année et de préparer celle de l'année prochaine. »

■ **Dans les champs.** En Essonne, qui fait encore partie à l'époque de la Seine-et-Oise, le rôle des femmes est d'autant plus crucial que les immenses terres tiennent lieu de potager, tant pour alimenter le front que pour nourrir l'arrière. Céréales, fruits et légumes sont cultivés aussi bien dans le sud du territoire que dans le nord, encore peu urbanisé. C'est notamment le cas à Wissous, où une photographie de 1917 représente l'arrachage des pommes de terre par les femmes, les sœurs, les filles des cultivateurs partis au front.

En témoigne aussi cette lettre du maire de Chamarande, fin 1917, évoquant cette « femme, dont le mari est mobilisé [...], qui cultive ses terres avec un courage qui ne s'est jamais démonté » et dont « l'unique cheval

vient de mourir ». « C'est pour elle un désastre », poursuit l'élu en demandant au préfet de lui faire savoir « où cette brave fermière pourrait s'adresser pour acheter un cheval de réforme à un prix peu onéreux ».

« Durant la guerre de 1914-1918, c'est la première fois que les femmes sont amenées à remplacer les hommes au travail. Dans les champs, elles endossent le rôle d'exploitant et doivent gérer toute la production », explique Béatrix Goeneutte, directrice de la Maison de la banlieue et de l'architecture à Athis-Mons. Dans leur besogne, elles sont aidées par des saisonniers étrangers, des prisonniers et des soldats. Du côté de Méréville, l'épouse de Pierre Aubert a repris avec brio la tête de l'exploitation familiale. Au sortir de la guerre, le 17 juillet 1920, elle est récompensée du diplôme d'honneur de la Société libre d'agriculture pour ses mérites

dans la tenue de son exploitation agricole, en l'absence de son mari. Comme elle, d'autres femmes à Angerville, Boissy-la-Rivière, et Saint-Cyr-la-Rivière ont été décorées.

■ **Au chevet des blessés de guerre.**

En plus des récoltes à l'arrière, les femmes prennent soin des hommes revenus du front. Elles sont infirmières, comme au sanatorium de Bligny où elles accueillent les soldats blessés ou atteints de tuberculose pulmonaire. Elles veillent aussi sur le moral des troupes en entretenant des correspondances avec les soldats : on les appelle les marraines de guerre.

■ **Elles embauchent à l'usine.**

Les nouvelles chefs de famille contribuent encore plus directement à l'effort de guerre quand les sites où elles ont remplacé les hommes sont transformés en usines de guerre. Avec l'enlèvement du conflit, les usines privées sont sollicitées pour produire

le matériel nécessaire aux troupes. A Juvisy, l'usine Deutsch assure le remplissage des bidons d'essence destinés aux véhicules de l'armée. A Corbeil, les employées de Decauville ne se consacrent plus à la fabrication de trains et de vélos, mais de blindés et d'obus. A Dourdan, l'usine Gautreau se spécialise dans le montage des véhicules militaires. A Athis-Mons, l'usine Bellanger se reconvertit dans la fabrication de l'obus 75 (*lire ci-dessous*). Ces nouvelles responsabilités assumées par la force des choses, et avec talent, contribueront, bien à des années plus tard, à l'émancipation des femmes.

N'DARICALING LOPPY

Demain

Les hôpitaux de campagne

Bellanger à Athis, une usine et des ouvrières

A ATHIS-MONS, en 1917, l'usine Bellanger, spécialisée dans la confection de bidons pour l'industrie, participe à l'effort de guerre et se reconvertit dans la fabrication de l'obus 75. C'est l'une des armes emblématique de la Première Guerre mondiale. « Au sein de l'usine, les femmes occupent différentes fonc-

tions. Elles sont présentes à la réception des matières premières (charbon, métal) et à l'embarquement des productions », explique Béatrix Goeneutte, directrice de la Maison de la banlieue et de l'architecture (MdBA), à Athis-Mons.

Avec le départ de millions d'hommes au front, l'arrière se restructure.

Le besoin en armement contraint les manufactures à ouvrir des métiers jusque-là réservés aux hommes à la genèse féminine.

« Sur les photographies qui nous sont parvenues, les femmes ne manipulent pas les fours, mais interviennent au cours des étapes d'embarquement et de débarquement des productions. Elles agissent également dans les finitions, sur les obus et l'assemblage des pièces », précise Béatrix Goeneutte.

Moins payées et surveillées par un contremaître

Dans ses mémoires rédigés en 1916, un habitant d'Athis décrit les conditions de travail à l'usine : la chaleur étouffante, les vapeurs, le bruit assourdissant... Des infirmières exercent ainsi au sein de l'usine. « Il y avait beaucoup d'accidents sur le site, les brûlures pouvaient être assez profondes », ajoute la directrice de la MdBA.

En 1914, les femmes représentent plus d'un quart de la population active. Mais on est encore très loin de

l'égalité des sexes. Au sein de l'usine Bellanger, « pour les mêmes travaux, les femmes sont moins rémunérées que les hommes, et leurs tâches accomplies toujours sous la surveillance d'un contremaître masculin », souligne Béatrix Goeneutte. Quant aux femmes qui ont pallié le départ des hommes, « elles ont perdu leur poste au retour des hommes du front ».

Dans la vie quotidienne et au sein des manufactures, le rôle des femmes évolue. Au sein du foyer elles sont chefs de famille et, dans les usines, en étant amenées à exercer des fonctions auparavant dévolues aux hommes, elles s'habillent en conséquence : « D'habitude en robe, elles déchargent les péniches en portant des culottes », indique Béatrix Goeneutte. Pour elle, l'ensemble de ces événements participent à « un long chemin vers l'émancipation des femmes ».

N'D.L

Exposition « L'Appel des sirènes. 1917, une usine dans la Grande Guerre » à la Maison de la banlieue et de l'architecture, du 4 octobre au 20 décembre. Renseignements 01.69.57.81.10.



Athis-Mons, en 1917. L'usine Bellanger s'est reconvertie dans la fabrication de l'obus 75. Ces femmes travaillent à l'assemblage des pièces. (Maison de la banlieue et de l'architecture.)